

## August Wilhelm von Schlegel an Anne Louise Germaine de Staël-Holstein Luzern, 10.08.1807

Bibliographische Angabe	Pange, Pauline de: Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël d'après des documents inédits. Paris 1938, S. 203–205.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-10-20]; <a href="https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-20/letters/view/2990">https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-20/letters/view/2990</a> .

Enfin, grâce au ciel, je trouve ici une lettre de vous, chère amie, mais qui ne me satisfait guère. Elle est datée de Coppet, et je voudrais savoir comment vous vous trouvez à Lausanne. Je souhaite que vous ayez continué d'adresser à Lucerne, puisque j'y retournerai en cinq jours. Dirigez votre réponse à celle-ci à Berne, j'y serai le 17 et je retournerai par Fribourg et la Val Sainte, de façon à être sans faute le 20 à midi à Vevay. Nous pourrions y dîner ensemble et revenir le soir à Lausanne, si vous daignez venir à notre rencontre. La plus grande partie et surtout la plus difficile du voyage est faite; ce qui me tient encore le plus à cœur, c'est de présenter mes hommages à la Ste-Vierge d'Einsiedeln. Je vous ai écrit des frontières de l'Italie, j'espère que vous aurez reçu mes trois lettres précédentes. Nous avons eu un temps délicieux pour descendre la vallée d'Uri et le lac des Quatre Cantons. Excepté cette traversée et quelques lieues en repassant le St-Gothard que nous avons faites à cheval, nous avons constamment voyagé à pied. C'est aujourd'hui le premier jour de repos que je prends dans cette charmante ville. D'ailleurs le tems est devenu nuageux et il faut un ciel serein pour le Rigi.

En voilà assez sur notre voyage, qui vous auroit certainement donné tout autre jouissance que celui de Chamony. Vous me faites des reproches injustes sur la joye que j'ai témoignée de partir. Je me trouvois fort mal du tourbillon où nous avons vécu tout le tems, je fuyois la cohue qui m'empêchoit précisément de jouir de votre présence; j'étois hors d'état de m'occuper. Ensuite vous ne voulez jamais croire qu'on puisse avoir d'autres besoins pour son bonheur que ceux que vous connoissez, que ce soit une privation pour moi de renoncer à mon pays et à ma langue. C'en est une assurément et une privation très grande, je l'ai senti par le bien que m'a fait un peu de séjour en pays allemand. Ah! si je savois remplir votre vie, je serois incapable de former encore d'autres souhaits, mais vous devez convenir vous-même que ma situation est extrêmement incomplète.

Je vous suis très reconnoissant de ce que vous vous intéressez pour mon frère; je crois cependant qu'il faut prévenir Lady Temple que mon frère est l'auteur de *Lucinde*, peut-être serait-ce à propos de ne pas lui cacher qu'il penche pour le catholicisme

Quant à l'orthographe et même l'écriture d'Albert, il faut prendre patience. Ce genre de talents lui est étranger. Il a une grande envie de se faire chasseur de chamois, et qui sait si ce n'est pas sa véritable destination. Je fais ce que je puis pour lui rendre le voyage utile tant pour la langue que pour la connoissance des objets. A notre retour je le remettrai sérieusement à l'étude, ensuite nous verrons ce qu'il y a à faire. Je l'exhorte beaucoup à bien écrire son journal, mais je ne le lis point, parce que je ne pourrois pas m'empêcher de lui faire beaucoup d'observations, il corrigeroit son brouillon et ce ne seroit plus son ouvrage.

Vous auriez bien pu prendre sur vous la responsabilité des épreuves arrivées depuis mon départ, et les expédier en mon nom. Mais à présent elles peuvent attendre mon retour. J'écrirai à M. Turneisen pour le prier de prendre patience.

Dites à M. de Sabran que j'ai remis sa lettre à M. Frachster, il lui rapportera la réponse. J'ai été bien aise de connoître une famille tout à fait de la vieille Suisse.

**Lundi soir.** Albert a été à la poste, mais il n'est rien arrivé de votre part. Je crains bien que vous n'ayez plus pensé à nous, car vous ne pouviez pas douter qu'il falloit toujours adresser à Lucerne. J'ai de la peine à croire que je vous manque, vous m'en direz la vérité après cet essai de trois semaines. Mettez-moi aux pieds de votre belle amie, et faites ressouvenir Albertine de son fidèle allié.

Ne savez vous encore rien sur vos projets pour l'hyver prochain? La paix et les circonstances qui l'accompagnent n'ont-elles encore donné aucune lumière?

Mille fois adieu, chère amie.